

## ○ C1 : L'établissement du corpus ○

Avant d'aborder des questions de méthode ou de doctrine, nous allons tenter de préciser l'objet et *le lieu* du travail que nous voulons effectuer.

L'objet *et le lieu*, parce que – et c'est très spécifique de ce que nous allons « faire » - ils sont la même et unique « chose ». « Faire » de la biologie, c'est étudier et relater, en langue, le vivant : c'est là l'objet que je peux dire, écrire ou conter *en* français, chinois ou poular – *dans un texte* français, chinois ou poular.

Ici, c'est différent l'objet peut être *dans le lieu* et l'inverse, aussi.

L'objet sur lequel nous allons travailler est un corpus. Et un corpus est une somme d'item.

### Définition corpus

(Dictionnaire de la Langue Française)<sup>1</sup>

**corpus**, nom masculin

**Sens** Recueil de documents, de textes, en vue d'une analyse

### item (Littré)<sup>2</sup>

**adv.** (*i-tèm'*)

- dont on se sert dans les comptes, dans les états que l'on fait, pour signifier de plus, semblablement. J'ai donné tant pour cela, item pour cela. Item, un coup de pied ; plus, les noms qu'il me donne.

[**RACINE**, *Les plaideurs*]

**nm** Un article de compte. Plusieurs petits item. Or, en premier item, sous mes pieds je rencontre... [**REGNIER**, *Satires*]

**Familièrement.** Voilà l'item, c'est-à-dire voilà de quoi il s'agit, voilà la difficulté.

### PROVERBE

*Item c'est tout, c'est-à-dire je n'ai plus rien à dire ou à donner.*

Tenter de montrer ce qui se passe dans une langue n'est peut-être pas facile, mais ça doit être – au moins – plus... clair et aéré que le fouillis du corpus et plus agréable que le sentiment d'ensevelissement progressif dans lequel on est

<sup>1</sup> <http://www.linternaute.com/dictionnaire/fr/definition/corpus/>

<sup>2</sup> <http://littrereverso.net/dictionnaire-francais/definition/item>

plongé en parcourant les textes qui, *pourtant*, ont **pour finalité** de bien dire, parler ou ... conter.

Dans Au-delà du principe de plaisir, Freud écrit :

L'enfant ne présentait aucune précocité au point de vue intellectuel ; âgé de 18 mois, il ne prononçait que quelques rares paroles compréhensibles et émettait un certain nombre de sons significatifs que son entourage comprenait parfaitement; ses rapports avec les parents et la seule domestique de la maison étaient excellents, et tout le monde louait son « gentil » caractère. Il ne dérangeait pas ses parents la nuit, obéissait consciencieusement à l'interdiction de toucher à certains objets ou d'entrer dans certaines pièces et, surtout, il ne pleurait jamais pendant les absences de sa mère, absences qui duraient parfois des heures, bien qu'il lui fût très attaché, parce qu'elle l'a non seulement nourri au sein, mais l'a élevé et soigné seule, sans aucune aide étrangère. Cet excellent enfant avait cependant l'habitude d'envoyer tous les petits objets qui lui tombaient sous la main dans le coin d'une pièce, sous un lit, etc., et ce n'était pas un travail facile que de rechercher ensuite et de réunir tout cet attirail du jeu. En jetant loin de lui les objets, il prononçait, avec un air d'intérêt et de satisfaction, le son prolongé o-o-o-o qui, d'après les jugements concordants de la mère et de l'observateur, n'était nullement une interjection, mais signifiait le mot « Fort » (loin). Je me suis finalement aperçu que c'était là un jeu et que l'enfant n'utilisait ses jouets que pour « les jeter au loin ». Un jour je fis une observation qui confirma ma manière de voir. L'enfant avait une bobine de bois, entourée d'une ficelle. Pas une seule fois l'idée ne lui était venue de trainer cette bobine derrière lui, c'est-à-dire de jouer avec elle à la voiture ; mais tout en maintenant le fil, il lançait la bobine avec beaucoup d'adresse par-dessus le bord de son lit entouré d'un rideau, où elle disparaissait. Il prononçait alors son invariable o-o-o-o, retirait la bobine du lit et la saluait cette fois par un joyeux « Da ! » (« Voilà ! »). Tel était le jeu complet, comportant une disparition et une réapparition, mais dont on ne voyait généralement que le premier acte, lequel était répété inlassablement, bien qu'il fût évident que c'est le deuxième acte qui procurait à l'enfant le plus de plaisir

L'interprétation du jeu fut alors facile. Le grand effort que l'enfant s'imposait avait la signification d'un renoncement à un penchant (à la satisfaction d'un penchant) et lui permettait de supporter sans protestation le départ et l'absence de la mère. L'enfant se dédommageait pour ainsi dire de ce départ et de cette absence, en reproduisant, avec les objets qu'il avait sous la main, la scène de la disparition et de la réapparition. La valeur affective de ce jeu est naturellement indépendante du fait de savoir si l'enfant l'a inventé lui-même ou s'il lui a été suggéré par quelqu'un ou quelque chose. Ce qui nous intéresse, c'est un autre point. Il est certain que le départ de la mère n'était pas pour l'enfant un fait agréable ou, même, indifférent. Comment alors concilier avec le principe du plaisir le fait qu'en jouant il reproduisait cet événement pour lui pénible? On dirait peut-être que si l'enfant transformait en un jeu le départ, c'était parce que celui-ci précédait toujours et nécessairement le joyeux retour qui devait être le véritable objet du jeu ? Mais cette explication ne s'accorde guère avec l'observation, car le premier acte, le départ, formait un jeu indépendant et que l'enfant reproduisait cette scène beaucoup

plus souvent que celle du retour, et en dehors d'elle. L'enfant ne présentait aucune précocité au point de vue intellectuel ; âgé de 18 mois, il ne prononçait que quelques rares paroles compréhensibles et émettait un certain nombre de sons significatifs que son entourage comprenait parfaitement; ses rapports avec les parents et la seule domestique de la maison étaient excellents, et tout le monde louait son « gentil » caractère. Il ne dérangeait pas ses parents la nuit, obéissait consciencieusement à l'interdiction de toucher à certains objets ou d'entrer dans certaines pièces et, surtout, il ne pleurait jamais pendant les absences de sa mère, absences qui duraient parfois des heures, bien qu'il lui fût très attaché, parce qu'elle l'a non seulement nourri au sein, mais l'a élevé et soigné seule, sans aucune aide étrangère. Cet excellent enfant avait cependant l'habitude d'envoyer tous les petits objets qui lui tombaient sous la main dans le coin d'une pièce, sous un lit, etc., et ce n'était pas un travail facile que de rechercher ensuite et de réunir tout cet attirail du jeu. En jetant loin de lui les objets, il prononçait, avec un air d'intérêt et de satisfaction, le son prolongé o-o-o-o qui, d'après les jugements concordants de la mère et de l'observateur, n'était nullement une interjection, mais signifiait le mot « Fort » (loin). Je me suis finalement aperçu que c'était là un jeu et que l'enfant n'utilisait ses jouets que pour « les jeter au loin ». Un jour je fis une observation qui confirma ma manière de voir. L'enfant avait une bobine de bois, entourée d'une ficelle. Pas une seule fois l'idée ne lui était venue de trainer cette bobine derrière lui, c'est-à-dire de jouer avec elle à la voiture ; mais tout en maintenant le fil, il lançait la bobine avec beaucoup d'adresse par-dessus le bord de son lit entouré d'un rideau, où elle disparaissait. Il prononçait alors son invariable o-o-o-o, retirait la bobine du lit et la saluait cette fois par un joyeux « Da ! » (« Voilà ! »). Tel était le jeu complet, comportant une disparition et une réapparition, mais dont on ne voyait généralement que le premier acte, lequel était répété inlassablement, bien qu'il fût évident que c'est le deuxième acte qui procurait à l'enfant le plus de plaisir <sup>3</sup>.

L'interprétation du jeu fut alors facile. Le grand effort que l'enfant s'imposait avait la signification d'un renoncement à un penchant (à la satisfaction d'un penchant) et lui permettait de supporter sans protestation le départ et l'absence de la mère. L'enfant se dédommageait pour ainsi dire de ce départ et de cette absence, en reproduisant, avec les objets qu'il avait sous la main, la scène de la disparition et de la réapparition. La valeur affective de ce jeu est naturellement indépendante du fait de savoir si l'enfant l'a inventé lui-même ou s'il lui a été suggéré par quelqu'un ou quelque chose. Ce qui nous intéresse, c'est un autre point. Il est certain que le départ de la mère n'était pas pour l'enfant un fait agréable ou, même, indifférent. Comment alors concilier avec le principe du plaisir le fait qu'en jouant il reproduisait cet événement pour lui pénible? On dirait peut-être que si l'enfant transformait en un jeu le départ, c'était parce que celui-ci

<sup>3</sup> L'observation ultérieure confirma pleinement cette interprétation. Un jour, la mère rentrant à la maison après une absence de plusieurs heures, fut saluée par l'exclamation : « Bébé o-o-o-o » qui tout d'abord parut inintelligible. Mais on ne tarda pas à s'apercevoir que pendant cette longue absence de la mère l'enfant avait trouvé le moyen de se faire disparaître lui-même. Ayant aperçu son image dans une grande glace qui touchait presque le parquet, il s'était accroupi, ce qui avait fait disparaître l'image.

précédait toujours et nécessairement le joyeux retour qui devait être le véritable objet du jeu ? Mais cette explication ne s'accorde guère avec l'observation, car le premier acte, le départ, formait un jeu indépendant et que l'enfant reproduisait cette scène beaucoup plus souvent que celle du retour, et en dehors d'elle.

La seule possibilité que nous ayons de « mettre » de l'ordre dans un ensemble – *sauf d'emprunter un ensemble de dogmes « à imposer » au corpus que nous appelons « grammaire »* - est de repérer le « **retour du même** » (et de « prendre plaisir » à ce retour !), qui se manifeste donc comme « **rime** », et permet de segmenter l'ensemble des données avant de les ordonner, classer et analyser.

Je vais utiliser un corpus de *wolof*... à cette fin :

*sétal nit kènên  
sétal xar mènên  
sétal fas wènên  
sétal nég bènên  
sétal gaynde genên  
sétal ndaw senên  
sétal jigén jenên  
sétal läf lènên  
wènên fas lâ bägg  
bènên nég lâ bägg  
gènên gaynde lâ bägg  
jènên jabar lâ bägg  
sènên ndaw lâ bägg  
bènên ndab lâ bägg  
mènên nit lâ bägg*

4

Naturellement, j'ai remarqué, moi-aussi, qu'il s'agit d'un « **corpus** » tiré d'une « **grammaire** » : il y aura donc une énorme concentration de faits probants (mais quoi ?) – qui sont, là, *exemples de la – ou des- règle(s)* (ou, au moins, de l'analyse de l'auteur !). Un corpus « dans la nature »

<sup>4</sup> Pathé Diagne, Grammaire de wolof moderne, 1971, Présence Africaine

présente des « *mêmes* » et donc des « *rimes* » infiniment plus dilués et intriqués. J'ai remarqué, aussi, que le « corpus » présenté à l'écrit avait – *donc* – été préalablement analysé et les unités de rang inférieur, les *phonèmes*, avait subi un **codage**.

Lequel ? Je ne devrais pas pouvoir le déterminer a priori, mais, ce que je peux affirmer - *en repérant le « retour du même » (et en « prenant plaisir » à ce retour !)*, qui se manifeste donc comme « *rime* » - c'est que les éléments qui composent ce corpus sont en nombre assez réduit, et réapparaissent de façons diverses :

**n**, à la suite d'un « blanc (que je représenterai ici par # ), mais aussi entre è et ê, y et d, etc. :

#né-, -ènê-, -ên#, -ynd-, -ên#, #nd-, #ni- ;

alors que **g**, a une distribution plus restreinte :

#ga-, #gè-, -àgg# ;

et **x** n'a qu'une occurrence :

#xa-.

Je ne peux pas savoir – dans l'absolu – si ces « graphes » ou « graphèmes » sont, *dans l'univers visible*, des formes correspondant à des unités *du monde audible*, ou d'autres, plus complexes... Il est vrai que, dans ma réalité historique, j'inclinerais plutôt pour une transcription de phonèmes, plus ou moins fidèle et précise, mais ceci peut être trompeur.

L'A.P.I.<sup>5</sup> propose une représentation *d'un rapport ... supposé biunivoque* entre des unités graphiques... et des unités phoniques du français :

<u>IPA</u>	Exemples		
<u>a</u>		<u>a</u>	patte
<u>b</u>	beau	<u>a</u>	pâte; glas <sup>2</sup>
<u>d</u>	doux	<u>e</u>	clé; chez; aller
<u>f</u>	fête; pharmacie	<u>ɛ</u>	mère; est; faite
<u>g</u>	gain; guerre		

<sup>5</sup> [http://fr.wikipedia.org/wiki/Aide:Alphabet\\_phon%C3%A9tique\\_fran%C3%A7ais](http://fr.wikipedia.org/wiki/Aide:Alphabet_phon%C3%A9tique_fran%C3%A7ais) et, surtout, <http://alis.isoc.org/langues/api.fr.htm> et <http://www.langsci.ucl.ac.uk/ipa/>

<b>k</b>	<b>cabas; archaïque; kelvin</b>	<b>ɛː</b>	<b>fête; maître<sup>3</sup></b>
<b>l</b>	<b>loup</b>	<b>ə</b>	<b>repeser<sup>4</sup></b>
<b>m</b>	<b>mou; femme</b>	<b>i</b>	<b>si; île; y</b>
<b>n</b>	<b>nous; bonne</b>	<b>œ</b>	<b>sœur; jeune</b>
<b>ŋ</b>	<b>agneaux</b>	<b>ø</b>	<b>ceux; jeûne</b>
<b>ŋ</b>	<b>parking</b>	<b>o</b>	<b>sot; hôtel; haut; bureau</b>
<b>p</b>	<b>passé</b>	<b>ɔ</b>	<b>sort</b>
<b>ʀ</b>	<b>roue; rhume<sup>1</sup></b>	<b>u</b>	<b>coup</b>
<b>s</b>	<b>sa; hausse; ce; garçon; option; scie</b>	<b>y</b>	<b>tu; sùr</b>
<b>ʃ</b>	<b>chou; schème; shampooing</b>	<b>ã</b>	<b>sans; vent</b>
<b>t</b>	<b>tout; thé</b>	<b>ẽ</b>	<b>vin; chien; train; plein</b>
<b>v</b>	<b>vous; wagon</b>	<b>œ̃</b>	<b>brun<sup>5</sup></b>
<b>z</b>	<b>hase; zéro</b>	<b>õ</b>	<b>son</b>
<b>ʒ</b>	<b>joue; geai</b>	<b>ˈ</b>	<b>moyen [mwa'jɛ̃]</b>
<b>j</b>	<b>fief; payer; fille; travail</b>	<b>ˌ</b>	<b>pays [pe.i]</b>
<b>w</b>	<b>oui; loi; moyen; web</b>		<b>les agneaux</b>
<b>ɥ</b>	<b>huit</b>	<b>ˌ</b>	<b>[lez_a'no]</b>

Laissons, pour le moment, les immenses problèmes des rapports « écrits-oral », pour tenter d’y voir *plus clair* dans le corpus de wolof :

.1	sêtal nit kènên.
.2	sêtal xar mènên.
.3	sêtal fas wènên.
.4	sêtal nég bènên.
.5	sêtal gaynde gènên.
.6	sêtal ndaw senên.
.7	sêtal jigén jenên.
.8	sêtal lâf lènên.
.9	wènên fas là b ägg.
.10	bènên nég là b ägg.
.11	gènên gaynde là b ägg.
.12	jènên jabar là b ägg.
.13	senên ndaw là b ägg.
.14	bènên ndab la b ägg.
.15	mènên nit là b ägg.

En, à cette fin, je vais me servir des « blancs » ou silences (#) de -1 à -8 (i)

- tous les items « ont » *sêtal* à initiale ;
- « à droite » les différentes unités ( entre # et le point) se terminent par – *nen.*
- La colonne intermédiaire (#...#) et la première partie de la dernière (#... ) sont autant de formes distinctes : *nit#kè-*, *xar #mè-*, *fas#wè-*, *nég#bè-*, *gaynde#gè-*, *ndaw#se-*, *jigén#je-*, *lâf#lè-*

Tous les item (-1 jusqu’à -7 (i) peuvent être décrits ainsi :

Colonne 1		+ fin de la deuxième colonne
<b>sêtal#</b>	nit#kè-	<b>-nèn.</b>
	xar #mè-,	
	fas#wè-,	
	nég#bè-,	

	gaynde#gè-,	
	ndaw#se-,	
	jigén#je-,	
	lâf#lè-	

Tous les item commencent avec *sêtal* et se terminent en *-nèn*, qui constituent donc un seul signifiant (disjoint) ; entre ces deux éléments, on a le choix entre 8 variantes.

De -9 à -15

- *-nèn#* (de première colonne) et *#là#bägg* (deux dernières colonnes) sont les « constantes », les « mêmes »
- la première partie de la première colonne et la deuxième colonne varient et constituent les « autres »

Colonne 1				
wè-	<i>-nèn#</i>	fas	<i>#là</i>	<i>#bägg</i>
bè		nég		
gè		gaynde		
je		jabar		
se		ndaw		
bè		ndab		
mè		nit		

Ces « autres », « variantes », etc. peuvent être, en confrontant « de -1 à -8 (i) » à « de -9 à -15 », les « constantes » d'un nouveau tableau :

*sêtal fas wènên*. et *wènên fas là bägg*.

*senên ndaw là bägg*. et *sêtal ndaw senên*.

*sêtal nég bènên*. et *bènên nég là bägg*.

L'analyse tresse un réseau dont elle doit livrer les coordonnées.

(à suivre).